

Catch me if I want

de *Camille Emmanuelle*

« Guide pour un été jouissif ! » « Numéro spécial sexo. Succombez à vos désirs ! » « Dossier : séduire et rester soi. » « Sexe couple : pour retrouver le plaisir en douceur. » « Spécial sexo : de l'audace au lit. » « Fantômes des Françaises : un été super hot. »

– Mais putain, ils vont arrêter avec leurs articles de merde qui nous expliquent qu'il faut baiser l'été !

Linda a pensé à voix haute, au beau milieu du rayon « magazines féminins » du Relay. Pas très fort, mais assez pour qu'une jeune femme à lunettes, la trentaine classique, se tourne vers elle.

– Ben quoi, c'est vrai ! lance Linda du haut de son impressionnant mètre quatre-vingt-un.

Mais la jeune lectrice a déjà *Biba*, *Glamour* et *ELLE* dans les mains. Linda quitte la boutique, énervée. Non qu'elle découvre, à quarante-six ans, que la presse féminine est un ramassis de conseils à la con et d'injonctions contradictoires. Si elle est en colère, c'est parce qu'elle vient de quitter ses parents. Et elle est vénère, comme à seize ans. Elle a déposé ses deux enfants à la gare d'Orléans, pour qu'ils passent un mois de vacances chez eux, tandis qu'elle doit bosser sur un tournage. Linda se sent redevable, mais sa mère a réussi, en quatorze minutes top chrono au café de la gare, à : la déprécier, la culpabiliser, lui faire des remarques acides sur son corps, son look, son choix de vie, sa séparation et son travail. Tout cela avec le sourire, évidemment. Les grandes bourgeoises ont intégré depuis des siècles l'art de dire des saloperies tout en ayant l'air douces et bien élevées.



Dans le train la ramenant seule à Paris, Linda tente de se calmer. Mais difficile de ne pas repenser aux paroles de sa mère et au silence complice de son père.

– Tu devrais quand même penser à te recaser. Après cinquante ans, tu vas avoir du mal, tu sais. Les hommes ne tombent pas amoureux de femmes décaties.

– C’est quoi des « catis », maman ? avait demandé Oscar, dix ans, qui écoutait tout.

Se recaser ? Mais de quoi parlait-elle ? Linda était séparée depuis deux ans. Et, pour l’instant, elle adorait cela. Peut-être qu’à un moment donné la solitude lui pèserait. Elle aurait peut-être envie, un jour, de partager de nouveau son existence et son lit avec un mec ou une meuf – elle ne s’interdisait rien. Mais certainement pas aujourd’hui. Hors de question de redevenir la bonne à tout faire de qui que ce soit. Chatte échaudée craint le blaireau.

Vu de loin, son ex, Sébastien, n’était pas un gros réac macho. Quand vous l’écoutez, il était même de gauche. Il prônait, dans les dîners, l’égalité homme-femme, et il avait offert une poupée à chacun de ses garçons. Plus moderne tu meurs. Mais, dans la réalité, Seb était lui-même un petit garçon. Comédien qui n’avait jamais rencontré le succès, il pratiquait la glande au quotidien avec un talent non dissimulé. Au début, cela faisait presque partie de son charme. Mais quand les garçons étaient nés, sa réticence à gérer les trucs « pratiques » (c’était un artiste, il était au-dessus de tout ça, voyons) avait tout fait foirer. C’était Linda qui faisait bouillir la marmite, avec son boulot d’assistante réalisatrice. Et ensuite elle la nettoyait, la rangeait, en prenait soin, de la marmite. Jusqu’à ce que celle-ci explose. Et qu’elle le quitte.

Manque de pot pour Linda, ils n’étaient pas mariés, et le chouette appartement de Ménilmontant où ils vivaient tous les quatre, c’est lui qui l’avait acheté grâce à un héritage. À la sépa-

ration, il avait tout simplement décidé de le garder, la laissant dans un merdier total. Elle était censée trouver un trois-pièces à louer, à un prix abordable, dans Paris, avec son dossier d’intermittente du spectacle. La bonne blague. À chaque refus, et ils étaient nombreux, elle calculait, rageuse, tout ce qu’elle avait dépensé pour la famille : les vacances, la bouffe, les factures, les vêtements des garçons, les activités. En bossant comme une dingue, en renonçant à devenir elle-même réalisatrice. Tout cela pour finir quasi-SDF tandis que le glandeur en chef se pavait dans son loft du 20^e arrondissement. Lorsqu’elle avait trouvé – au bout de cinq mois de recherche – un appart moche et trop petit mais proche de l’école de ses fils, elle s’était dit que plus jamais elle ne referait la connerie de se « sacrifier » pour l’autre. Et elle avait kiffé. S’endormir seule dans ses draps, dans un grand lit. Ne plus avoir qui que ce soit dans son quotidien qui lui lance un message sexuel mais pas sexy (Sébastien parlait de « sieste crapuleuse », l’expression la dégoûtait). Redevenir un individu à part entière et plus seulement la mère de trois garçons de dix, quatorze et quarante-sept ans. Pourquoi se recaser ? Elle avait plein d’amis, elle n’était pas seule. Pour le sexe ? Ça ne la branchait plus vraiment.

Comme beaucoup, Linda avait tenté un *date* T’inder. Au départ, cela se passait bien, même si le gars, plutôt séduisant, parlait un peu trop de la moto électrique qu’il voulait s’acheter. Il lui montrait des photos et des vidéos sur son smartphone. Elle n’y connaissait rien, aux motos, et pourtant elle pouvait trouver ça sexy, la vision de quelqu’un enfourchant par exemple une vieille Triumph vrombissante. Mais ce que lui montrait son *date*, c’était un engin au design de Playmobil faisant zéro bruit. C’était peut-être cool pour la planète, malheureusement ça avait le sex-appeal d’une asperge bio. Après le resto, elle était allée chez lui, se doutant bien de ce qui allait se passer. Ils allaient boire un verre de vin, s’embrasser, péniblement se déshabiller,

et baiser comme ils pouvaient. Une façon de se remettre en selle, s'était dit Linda, pour filer la métaphore motarde. Cependant, le moteur s'était grippé lorsque le quadra lui avait lancé qu'il avait envie d'elle, mais qu'il n'embrassait pas. Il gardait les baisers pour les vraies histoires d'amour, pas pour les plans Tinder. Linda en avait été abasourdie. Elle l'était encore quand elle s'était retrouvée à quatre pattes, prise en levrette. Se demandant, la tête dans l'oreiller, à quel point cette situation était humiliante ou pas, et quelle estime de soi elle avait pour accepter ce deal. L'affaire conclue, elle était rentrée chez elle et, sur le chemin, avait décidé de ne pas subir la soirée passée, de ne pas ressentir de petit frisson de la honte en y repensant. Pour cela, elle avait baptisé le gars « l'homme-pute », celui qui n'embrasse pas, et avait fait rire ses amies avec son récit, dès le lendemain. Le meilleur remède contre l'embarras. Seulement, elle avait supprimé l'application de son portable et n'avait plus cherché de plan cul. Depuis maintenant plus d'un an. Son été ne serait pas plus hot que son printemps, son automne ou son hiver, et elle s'en contenterait. De toute façon, baiser sur la plage était la pire idée du siècle (effet Spontex dans la chatte garanti), et elle n'avait pas prévu d'aller à plage. Elle était à Paris et devait faire une course à Miniprix.

Au rayon « manucure », Linda se sent comme une idiote. Elle est trop grande, trop musclée (des années à porter des caméras lui ont sculpté un dos de nageuse), trop adulte pour cet étalage de mignonneries post-pubères. Depuis quand a-t-on inventé des faux ongles panda ? Et des vernis de couleur mauve ? Elle veut juste un vernis rouge bordeaux, de base. Il fait chaud, elle est en sandales, et elle reste traumatisée par sa tante, ex-gynéco militante MLF, qui par conviction idéologique ne portait aucun artifice féminin mais du coup exposait à la terre entière en été, et notamment à Linda petite, des ongles de pied très

nus et très laids. Tout le monde devrait obligatoirement vernir ses ongles de pied, hommes inclus, Linda en était persuadée. Enfin, elle trouve un flacon rouge sans paillettes ni effet gel je ne sais quoi. À huit euros. Dans sa vie d'avant, Linda n'aurait pas fait gaffe au prix. Mais la séparation avec Sébastien l'a en toute logique rendue vigilante à toutes les dépenses. Et comme elle est, ce jour-là, en mode « la-vie-la-pute », elle soupire d'exaspération. Huit euros ! À ce prix-là, elle pourrait aller au cinéma en province, manger un bo bun à Belleville, se faire masser en Thaïlande. Elle n'a rien prévu de tout cela, mais peu importe, ça l'agace. Alors, sans y réfléchir, Linda fait un geste interdit et pourtant naturel chez elle à cet instant : comme dissociée, elle se voit prendre le flacon et, prestement, le glisser dans la poche avant de son jean, cachée sous son T-shirt large.

Elle reprend ses esprits. Que fait-elle ? Elle n'en a aucune idée. Elle regarde autour d'elle : personne ne l'a vue faire. Maintenant, il est trop tard pour le sortir et le remettre à sa place. Une adolescente s'approche. Linda sent son cœur battre la chamade. Comme un zombie, mais un zombie fébrile, un zombie sous coke, elle quitte le rayon et se dirige vers la sortie. Il y a un vigile. Est-ce qu'elle va sonner ? Est-ce que ça se voit sur son visage qu'elle a volé un objet ? Elle transpire. Elle rougit sûrement. Depuis combien d'années n'a-t-elle pas rougi ? En franchissant les portes de sortie, elle lance un regard au vigile, un regard chantant qui veut dire « au revoir ». Celui-ci répond par un léger mouvement de tête. Elle ne sonne pas. Ça y est, elle est dehors. *Fuck...* Elle est trempée. Mais pas que de sueur. Linda sent sa culotte plus humide que d'habitude. Elle rentre d'un pas vif chez elle, se déshabille, laisse tomber sur le sol son larcin et court sous la douche. Elle ne se sent pas sale, elle se sent super excitée et veut se calmer. La pression de l'eau sur sa peau crée l'effet inverse. Linda pose alors son index et son majeur sur

REC

11:15:32



PROMOTION
-30%
SUI IL 15/07/2019
SUI IL 22/07/2019
SUI IL 29/07/2019

06/07/19

CAMERA 21

son sexe, et le frotte, circulairement, rapidement, comme elle en a l'habitude. Les jambes légèrement écartées, l'eau du jet se mélange à son jus. Elle repense à la bosse, sous son jean. Au regard du vigile. Elle imagine qu'il lui assène un « Madame, s'il vous plaît », la faisant frémir de honte. Et là il la plaque contre le mur, comme dans les films américains. « Je sais ce que vous avez fait », murmure le vigile imaginaire. Linda se branle comme une furie, une main sur sa chatte, une main pour se tenir, sur la paroi vitrée. Bam. L'orgasme l'attrape violemment, elle crie, le corps traversé de spasmes. Jusqu'à se retrouver, comme une marionnette désarticulée, au sol, sans force, l'eau continuant à couler sur son corps, comme si de rien n'était. Comme si c'était une douche ordinaire. Sauf que non. Elle se masturbe, parfois. C'est une habitude qui l'apaise, comme de prendre un bain, bien qu'elle n'ait pas de baignoire. Quoi qu'il en soit, elle a rarement ressenti une telle excitation, un tel désir impérieux de se faire jouir ainsi, vite et fort. *Merci Miniprix*, se dit-elle en souriant à son reflet dans le miroir embué.

En appliquant le vernis sur ses ongles de pied, elle est surprise de ressentir plus d'amusement que de culpabilité. Après tout, où est le mal ? Ce n'est qu'un petit objet de consommation, elle n'a pas fraudé le fisc ni agressé une grand-mère pour lui piquer son sac à main. Son corps, lui, a en mémoire l'excitation de la transgression. Ils étaient passés où, ces papillons dans le ventre, toutes ces années ? Ils hibernaient dans son pancréas ?

Quelques jours plus tard, l'affaire du vernis est oubliée. Jusqu'à ce qu'elle soit en manque de crème de jour. Retour au rayon « beauté » du supermarché. Trente-deux euros le pot de crème, mais oui, allons-y. Et avec ceci, ce sera tout ? Ou bien je vous en mets un peu plus pour bien vous enculer ? Linda rage contre elle-même en jetant le pot dans son panier déjà rempli de produits alimentaires. Elle pourrait très bien s'acheter une crème de

base, bon marché. Mais elle a gardé des restes de son éducation bourgeoise, et notamment le fait qu'il ne faut jamais, au grand jamais, acheter de crème ni de parfum bas de gamme. C'est un signe ultime de déclassement. À la caisse, elle dispose sur le tapis ses pâtes, ses pommes, ses yaourts, et un T-shirt soldé pour son fils Oscar. Puis, d'un geste habile, elle glisse discrètement la crème de jour au fond de son tote bag.

En passant le portique de sortie, elle bipe, forcément. Simulant la surprise, elle se dirige vers le vigile, ouvre son sac rempli et montre son ticket de caisse et le T-shirt.

– C'est peut-être lui qui bipe ? dit-elle.

– C'est bon, allez-y, madame, répond, blasé, le vigile.

Au deuxième passage, le portique rebipe. Au deuxième passage, Linda vacille. Elle ressent comme un doux vertige, puis une espèce de décharge électrique traverse tout son sexe. Elle ne saurait situer où, exactement. C'est son ventre, c'est sa chatte, c'est en bas. Et son jean moulant – noir, fort heureusement – se retrouve trempé instantanément.

« Femme fontaine + seule + sans contact ». Google ne l'aide pas beaucoup et lui propose ou des pornos moches, ou des questions et réponses de forum avec beaucoup trop de fautes d'orthographe. Elle se souvient d'une amie, un jour, qui lui avait raconté que, pendant un spectacle de danse – un truc très puissant, avec des personnages de femmes guerrières –, elle s'était retrouvée inondée d'excitation, la culotte trempée. Ce jour-là, Linda s'était dit qu'elle exagérait, comme le font parfois les meufs entre elles. Une autre amie lui avait parlé une autre fois d'une nuit d'« arborescence orgasmique », *bitch*. Mais elle doit bien admettre que, sans se toucher, sans être touchée, elle a comme... joui, en tout cas elle a éjaculé. Une première. À quarante-six ans, y a encore des trucs comme ça, que le corps cache et révèle quand il en a envie ? Coucou, j'ai une nouvelle



fonction ? C'est à ça qu'elle pense en mettant sa crème de jour. Pas du tout au larcin commis.

Un stylo placé sous le jean, contre son pubis. Un briquet glissé dans une manche. Une barre de chocolat jetée dans son sac... Linda ne peut plus entrer dans un commerce sans repartir avec un petit butin. Ou, pour être exact, tous les jours elle se rend intentionnellement dans ces boutiques pour chourer un truc. N'importe quoi. C'est l'excitation qui l'excite. Avant le vol, le cœur et le sexe qui palpitent de concert. Puis le rouge aux joues, la sensation de perdre pied, tout en contrôlant ses gestes, son corps, son environnement. Jusqu'au moment de honte.

Cela se passe un matin, dans une enseigne de bijoux en toc et d'accessoires kawaiïs, prisés par les collégiennes. C'est sur le chemin des studios de production, Linda se dit qu'elle en a juste pour quelques minutes. Un petit shoot de dopamine pour se réveiller, où est le problème ? Mais elle n'a pas vu le miroir bombé, le miroir de surveillance placé au-dessus d'elle. Elle sur-saute quand une jeune vendeuse, une brune pulpeuse beaucoup trop maquillée, avec des faux cils épais, l'interpelle :

– Madame, j'crois que vous avez mis les boucles d'oreilles dans vot' sac.

Deux ados se retournent vers elles et pouffent de rire. La honte. L'humiliation.

– Pardon, j'étais complètement dans la lune. C'est un cadeau pour ma nièce, rétorque Linda avec une voix qui se veut contrite mais assurée.

La vendeuse scanne la « vieille » en face d'elle : elle ne ressemble pas vraiment à une voleuse, et puis il est trop tôt pour appeler son manager, ça la saoule. Linda sort de la boutique avec à la main des boucles d'oreilles papillons arc-en-ciel. Qu'elle a dû acheter. L'absurdité de son comportement depuis

plusieurs jours lui saute aux yeux. Ce ne sont plus des frissons qu'elle ressent dans son sexe, mais un dégoût qui remonte dans sa gorge. On arrête les conneries. Elle ne fera plus jamais cela.

Toute la journée, elle reste comme sonnée et, le soir, elle se force pour sortir dîner. Elle a rendez-vous chez Marco, un ami documentariste, de dix-huit ans son aîné. Un homme célibataire, érudit et élégant, père de deux enfants aujourd'hui adultes. Un peu vieille France, mais marrant. Ils se voient environ une fois par an. C'est lui qui, quand elle avait débarqué à Paris, telle une Bécassine en Dr. Martens, lui avait mis le pied à l'étrier dans le monde de la réalisation. Ils s'étaient toujours vouvoyés, respectés, et amusés. Quand ils travaillaient ensemble, Marco n'avait jamais eu un mot, un geste déplacé envers elle. Une fois, il y avait dix ans, ils avaient bien été amants. Ce soir-là, Linda s'était confiée sur son couple défaillant et, l'ivresse aidant, avait, dans le couloir, embrassé son ami. Des hommes plus grands qu'elle, il en existait peu sur terre. Et puis ses yeux gris, ses rides de joie, sa voix grave et puissante... La nuit avait été belle, Marco baisait comme il parlait : avec beaucoup de force et de tact à la fois. C'était resté un épisode isolé, jamais ils n'en avaient reparlé. Parfois, une légère tension érotique circulait entre eux. Ils la laissaient vivre.

Les affres du Collectif 50/50, le désastre des plateformes de streaming pour la créativité des séries, le projet de Marco d'aller vivre à Avignon, les enfants de Linda... Assis sur le canapé en cuir, piochant de délicieux mezze dans les petites assiettes disposées sur la table basse en verre, les deux amis alternent commérages, conseils et confidences.

– Faut que je te raconte quelque chose, annonce Linda après son troisième verre de bourgueil. L'autre jour, au supermarché, j'ai volé un truc, un tout petit truc hein, du vernis à ongles.

Eh bien, je ne me suis pas sentie coupable. Même, ça m'a un peu... comment dire... excitée, tu vois ?

Elle se garde bien de lister la douzaine d'objets subtilisés depuis quinze jours.

– Chelou, non ?

Marco la regarde avec intensité.

– Pas tant que ça. Cela montre juste que tu es très jeune d'esprit. Il a ce petit sourire aux lèvres qui agace parfois Linda. Comment ça, jeune d'esprit ? Il veut dire « gamine » ?

– J'ai lu une étude à ce sujet, poursuit-il. Ce sont majoritairement, à 70 % je crois, des jeunes filles, des jeunes femmes, qui sont kleptomanes. Le vol est symboliquement lié au sexe. Elles sont excitées par un geste interdit, mais pas réellement dangereux, contrairement à la sexualité. C'est un peu comme voir le loup sans craindre ses griffes, tu vois ?

Linda éclate de rire. « Voir le loup », non mais il a quel âge ? Elle a peut-être quatorze ans d'âge mental, mais lui est bon pour l'Ehpad ! Sa moquerie cache sa gêne. Elle serait kleptomane ? Elle vivrait une sexualité par procuration dans les rayons de supermarché ? Il va se calmer, le Freud de pacotille, là...

Elle fait en sorte de changer de sujet, puis se lève brusquement, prétextant un besoin pressant. Dans le couloir menant à la salle de bains, elle s'arrête devant la porte entrouverte du bureau de Marco, légèrement éclairé. Elle y pénètre sans un bruit. Son regard s'arrête sur le grand meuble vintage en bois de palissandre, où s'accumule un joyeux bordel de notes, de livres, de films. Un galet. Voilà ce qu'elle cherchait sans le savoir, sans le vouloir. Un fin galet en acier argenté, un presse-papiers, attire son regard. Trois centimètres de large, cinq centimètres de long. Elle le saisit : il est doux, lisse et froid.

– Merci, Marco, c'était délicieux, et charmant, comme à chaque fois.

Il est déjà 1 heure du matin, elle travaille le lendemain, elle le quitte en le serrant dans ses bras. Un petit courant érotique traverse l'embrassade, mais ils n'en font rien. Dans le vieil ascenseur de l'immeuble haussmannien, elle sourit, fière de sa facétie. Dans son sexe palpitant, un galet en acier s'est doucement réchauffé... Elle le serre, le desserre, le serre, le resserre. Il est temps qu'elle arrive chez elle et qu'elle se branle comme il faut.

Serait-ce l'alcool ? Les mots de Marco sur la kleptomanie ? Ou tout simplement son geste de gamine ? Linda se réveille le lendemain avec un sentiment de malaise. Symptôme de culpabilité. C'est une chose de voler le grand capital, de dérober des objets *made in China* dans des enseignes appartenant à des actionnaires déjà richissimes. C'en est une autre de spolier un ami de vingt ans qui vous a invitée chez lui. Elle tente de penser à autre chose, mais dans la soirée, allongée en T-shirt et culotte sur son canapé, elle reçoit un texto de Marco.

Dans ma longue vie, il m'est déjà arrivé que des femmes laissent chez moi une écharpe, un bijou, une culotte, quelque chose qui puisse être si besoin utilisé comme un prétexte pour se revoir. Jamais encore on ne m'avait subtilisé un objet. Comment dois-je interpréter ce geste ? Amitiés, Marco.

PS : quelle utilité avez-vous d'un presse-papiers, vous qui avez seize ans ?

Mortifiée. Linda est mortifiée. Évidemment qu'il allait s'en rendre compte, que croyait-elle ? Que faire à présent sans avoir l'air débile ? Deux solutions. Un, elle fait la morte, mais elle risque alors de mettre en péril leur amitié. Deux, elle réagit comme une adulte responsable, assume son acte, rend le presse-papiers, et s'excuse. À quarante-six ans, Linda aimerait en effet en avoir seize, aujourd'hui. Que l'on puisse balayer son comportement inapproprié

d'un geste, qu'on puisse se dire avec nonchalance : « Il faut que jeunesse se passe », et pas : « Cette femme est foldingue. » D'autant plus qu'elle est mère. Linda se repasse en tête tous les vols commis ces derniers temps. Et si elle avait été arrêtée ? Et si on avait porté plainte ? Et si cela s'était su ?

Elle se redresse soudainement sur son canapé. Et si... et si... elle n'en avait rien à foutre ? Et si c'était justement cette irresponsabilité, ce danger, cette excitation de l'interdit, qui l'avait attirée ? Ne plus être fiable, solide, mère de, femme de, fille de, assistante réal de. Juste une petite délinquante, petite branleuse de surcroît, qui jouerait à être une Fantômette quelque temps dans sa vie. Voilà. Elle ne va pas faire ça des années, mais elle ne va pas non plus se fouetter *ad vitam æternam* alors qu'elle a pris du plaisir. C'est un jeu. Et Marco peut comprendre ce jeu.

Cher Marco, votre presse-papiers s'est malencontreusement retrouvé dans un endroit inapproprié. Mais je vous le rapporte ce soir si vous en avez l'utilité.

Il répond immédiatement.

Vous avez mon adresse et vous connaissez il me semble le chemin de mon bureau.

Linda renfile son éternel jean noir, ses boots, et quitte son appartement sans une seconde d'hésitation. Dans le taxi l'amenant chez Marco, elle se laisse transporter par le fantasme. Elle est une cambrioleuse qui retourne sur la scène de crime. L'objet n'est pas vraiment de valeur, mais l'acte reste transgressif. Quand elle sonne à l'interphone de Marco, ses mains tremblent légèrement. De peur ? Non. De désir. Elle sait désormais reconnaître cette phase, quand l'adrénaline coule dans son sang, que son sexe devient plus humide. Elle ne le voit pas, mais ses pupilles sont légèrement dilatées.

Il a laissé sa porte ouverte. Linda la referme discrètement derrière elle. Personne dans le grand salon. Il y a de la musique dans le bureau. Elle enlève ses bottes, se met pieds nus et avance dans le couloir à pas feutrés. Marco est installé sur son fauteuil vintage. Linda sourit. S'il lui lançait un « Eh bien ma petite, on a fait des bêtises ? », on pourrait se croire dans une comédie française *seventies* avec Jean-Pierre Marielle. Mais Marco connaît bien Linda, elle n'est pas dans le délire « Oh oui, punissez-moi, monsieur », et il est plus fin que cela.

– Je crois que vous avez un objet qui m'appartient, lui dit-il, souriant lui aussi.

– Il va falloir le récupérer, répond-elle, sûre d'elle.

Marco se lève, fait le tour de son bureau et s'approche d'elle. À soixante-quatre ans, il n'a rien perdu de son charisme. Il a arrêté de boxer, mais on devine toujours ses larges épaules sous sa chemise noire.

– Si vous me l'autorisez...

Il ne finit pas sa phrase, attrape les épaules de Linda, l'attire vers lui et l'embrasse. Elle avait oublié la douceur des lèvres de son ami. Ou plutôt de son amant. Elle veut évidemment qu'il soit son amant ce soir.

Elle serre plus fort le galet lové dans son sexe. Lui déboutonne son jean et glisse une main sur ses fesses.

– Toujours ce même magnifique cul.

Il la soulève légèrement et l'assied sur le bureau. Linda enlève complètement son jean et en profite pour se débarrasser de sa culotte. Elle est à moitié nue, lui est encore habillé, tout à coup elle se sent vulnérable.

– Vous savez, ça fait longtemps, ça fait plus d'un an que je n'ai pas...

Il balaie ses doutes avec son petit sourire charmant et agaçant.

– Je n'exige rien de vous, Linda, je suis juste là pour mon presse-papiers, vous savez.

Et il se met à genoux devant elle, écartant avec douceur ses cuisses. Plongeant son visage contre sa chatte, il la goûte d'abord délicatement, léchant ici ou là, s'imprégnant de son odeur de pêche salée. Linda frissonne, se cambre. Elle en demande déjà plus, elle attrape ses cheveux et dirige sa tête plus fermement vers elle.

– Plus loin.

Il s'exécute, la bouffant littéralement. Sa bouche, sa langue, son nez fouillent son sexe palpitant et ouvert.

– Encore, ordonne Linda.

Elle bouge son bassin, baisant le visage de son amant, longtemps, encore, encore. Elle sent qu'elle pourrait jouir ainsi, mais il s'arrête soudainement. Linda se redresse, frustrée.

– Je récupère mon bien, murmure Marco, glissant son pouce et son majeur à l'entrée de sa chatte.

Il retire délicatement le galet argenté, luisant, et le brandit tel un trophée.

– Prise la main dans le sac ! lance-t-il en riant.

– Vous êtes bête, répond Linda. Maintenant vous êtes satisfait ?

– Pas encore.

Marco embrasse son amante puis se repenche vers la cachette humide. Il glisse son index et son majeur en elle, caresse l'intérieur de son sexe comme une vague, comme pour lui dire : « Venez, venez vers moi. »

– Caressez-vous, s'il vous plaît, demande-t-il à Linda.

Il ne rit plus. Elle s'allonge sur le bureau et pose sa main droite sur le haut de sa vulve, et d'un geste circulaire, répétitif, familier, se caresse d'abord doucement, puis plus vite, suivant le rythme de ses doigts à lui. Il va plus vite plus fort, puis se calme, la calme. Il écoute son souffle : il devient haletant. Les deux mains ne font plus qu'une, au service d'une jouissance inexorable. Linda sent alors qu'elle libère un fluide, comme lorsqu'elle était sortie du magasin. Cette fois-ci elle ne trempe pas sa culotte, mais la

main de son amant, ravi. Ils continuent à branler, de concert, cette chatte gonflée d'excitation. Il se penche vers elle, vers son oreille et lui murmure :

– Jouissez sur moi, allez-y. Ensuite je vais vous prendre. Je vais vous baiser, peut-être même vous enculer, mais là c'est à vous de jouir sur moi...

À ces mots, Linda sent son cerveau exploser, son sexe, son ventre, son corps se crispent, et une vague de plaisir la terrasser violemment. Elle crie, et serre la main de Marco entre ses cuisses, qu'il ne s'en aille pas, pas tout de suite.

– Regardez-moi, regardez-moi jouir, lui ordonne-t-elle.

Il plonge son regard dans le sien. Elle s'agrippe à lui. Le corps s'affaisse, tout aussi violemment qu'il s'était tendu.

Linda se retrouve agrippée au cou de son amant, et reprend doucement son souffle.

– Et vous ? dit-elle dans un murmure.

– Moi on s'en fout, Linda.

Elle reste quelques instants silencieuse, puis se lève en titubant légèrement, pour remettre sa culotte laissée sur le sol.

– Je suis encore désolée de vous avoir... volé, lui dit-elle sans oser le regarder dans les yeux.

Marco secoue la tête :

– Je ne vois pas de quoi vous parlez. Vous avez juste voulu jouer, voyons.

Il a raison. Elle voulait juste être irresponsable, quelques instants, et laisser un peu son surmoi de côté...

– Sachez, ajoute-t-il, que si vous cherchez un partenaire de jeu, ce mois d'août, je suis là.

Linda remet son jean et s'approche de lui. Elle prend sa main, saisit les doigts qui l'ont pénétrée et les porte à sa bouche.

– Mais qui a dit, cher ami, qu'on ne pouvait s'amuser qu'en été ?

